

Clémentines et bifteck
ou le retour d'un appelé d'Algérie vu par ses frères et sœurs

in Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (dir.), *Le retour à l'intime*, Paris, Taillandier, 2009.

Jeunes mariés pour les plus âgés, les Français partis se battre en Algérie entre 1954 et 1962 habitent encore, pour la plupart, chez leurs parents - a fortiori dans le contexte de crise du logement que connaît la France des années d'après la Seconde Guerre mondiale.

Leur expérience combattante est caractérisée par une grande diversité. D'une guerre perçue comme du maintien de l'ordre en territoire colonial, on passe peu à peu à une guerre vécue comme un boulet, retardant la France dans son processus d'intégration européen et son développement. On passe d'un lien entre l'Algérie et la France questionné uniquement par une minorité à un lien devenu pesant, dont il convient de se débarrasser. Pendant la période transitoire qui sépare le cessez-le-feu de l'indépendance de l'Algérie, l'armée française est en retrait tout en essuyant la haine meurtrière de l'OAS. Contrairement aux guerres précédentes, elle ne connaît pas de démobilisation massive. Les classes de mobilisés elles-mêmes ne servent pas le même nombre de mois. La diversité des retours au civil est, par conséquent, très grande aussi.

L'intime approfondit encore le sentiment d'émiettement, de multiplicité infinie des expériences. Pourtant, par l'étude du très singulier, on espère mettre à jour quelques sentiers permettant d'aller vers plus d'universel. En effet, un des cadres essentiels de l'expérience quotidienne de l'intime est constitué par les relations entre frères et sœurs¹. La rencontre d'une famille de neuf enfants m'a offert l'occasion de mettre à l'épreuve la pertinence de ce cadre, tout en révélant les contours.

Les neuf enfants de la famille O. sont répartis en trois groupes : les trois « aînés » (Myriam, Monique et Xavier) puis les « jumeaux », nés trois ans après Xavier (Chantal et Jean-Marc), et, enfin, les quatre cadets, « les petits » (Denis, Benoît, François et Thérèse). L'importance numérique de cette fratrie permet d'apercevoir de nombreuses interactions qui, dans une famille moins nombreuse, n'auraient pas lieu. La guerre en Algérie introduit une redondance au sein de la fratrie puisqu'un aîné et un cadet y sont partis. Néanmoins, aujourd'hui, pour les O., c'est essentiellement Xavier qui a fait la guerre. C'est autour de son retour que s'est articulée cette enquête, même si l'expérience de Denis est aussi présente proposant un contrepoint essentiel, permettant, espérons-le, d'éviter de trop hâtives généralisations. Après avoir tenté de cerner la manière dont était vécue l'absence à la guerre des frères, on se concentrera

¹ Ces relations sont très peu explorées, en histoire contemporaine du moins. Voir Annette LANGEVIN, « Frères et sœurs. Approches par les sciences sociales », in Yannick LEMEL et Bernard ROUDET, dir., *Filles et Garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différencielles*, Paris, L'Harmattan, 1999, 324 p.

sur leurs retours avant de réfléchir sur la question (qui est aussi un lieu commun) de leur silence.

Une guerre invisible car loin de la famille

Ici, plus que dans d'autres événements historiques, du fait de la distance et d'un sentiment du danger très édulcoré, c'est « le temps de la famille qui organise le temps de l'Histoire »². Tout d'abord pour une famille parisienne bourgeoise comme les O., la guerre est loin. Elle est un sujet de conversation à table, les parents – MRP-aiment parler politique et le font devant les enfants. L'action du général de Gaulle est particulièrement suivie dans une famille où l'anti-gaullisme est très fort, ancré dans une douloureuse histoire familiale.

Les Algériens eux-mêmes sont pourtant présents dans le 15^e arrondissement où habitent les O. mais ils ne forment qu'une vague toile de fond. « Bd de Vaugirard, il y avait un centre d'accueil des nord-Africains ». C'étaient « des hommes mal habillés, ne parlant pas notre langue »³. Les « règlements de compte » entre Algériens sont connus, sans qu'ils inquiètent : ils parlent d'une autre histoire, éloignée des O.

La famille est très soudée. Catholique pratiquante, elle est aussi très engagée dans la vie de la paroisse – en particulier le père. Tous les enfants portent le prénom de Marie⁴ et l'aînée s'appelle même Myriam⁵. Le choix des parents d'avoir beaucoup d'enfants, « autant que Dieu en donnerait », s'ancre dans cette foi catholique. Mais il prend aussi sens en comparaison du contexte familial des parents : le père est le 3^e d'une famille de 4, dont les deux aînés sont morts avant qu'il n'atteigne lui-même 14 ans. La mère n'a qu'une sœur.

La cohésion et la solidarité sont des valeurs essentielles, dans un contexte socio-économique caractérisée par une certaine gêne : l'argent est compté et les allocations familiales attendues. L'appartenance familiale se traduit, pour les filles aînées, par des vêtements identiques, coupés dans le même tissu et usés jusqu'à la 3^e fille. Les filles sont élevées par leur mère dans la notion de sacrifice : elles doivent travailler pour que leurs frères fassent des études. « Maman avait décidé que les filles devaient travailler à 19 ans car les garçons devaient devenir ingénieurs » (Myriam).

2 Françoise ZONABEND, *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Jean Michel Place, 1999 (2e éd.), p.21.

3 Selon Andrée MICHEL (« La population des hôtels meublés à Paris, composition et conditions d'existence », *Population*, 4, octobre-décembre 1955), « 100 locataires des fosses glaciales du terrain vague du bd de Vaugirard » sont déménagés rue de Rennes en janvier 1955 et les bulldozers envoyés niveler ces « trous habités par ces sans logis ». Plus tard, en 1959, le ministère de l'Intérieur recense encore bd de Vaugirard un de plus importants groupements d'Algériens du 15^e arrondissement, par ailleurs, arrondissement parisien particulièrement peuplé d'Algériens (10% des effectifs parisiens y résident en 1959 soit près de 3000 personnes). La description des O. semble cependant correspondre davantage à la première situation, plus impressionnante. Voir : Ministère de l'Intérieur, service des Affaires musulmanes et de l'Action sociale, Étude sociologique de la migration des travailleurs musulmans d'Algérie en métropole, n°9, 1959, 191 p. (BAVP, fonds Colonies, cote 27006). Merci à Laure Pitti pour cette information.

4 Le culte marial s'accompagne au 19^e d'une explosion du choix du prénom Marie pour les enfants des deux sexes, en 2^e ou 3^e position. Le choix de plusieurs prénoms, quant à lui, se diffuse à partir du 18^e et des milieux aristocratiques. L'absence du prénom Marie pour l'aînée peut témoigner d'une règle de transmission des prénoms pas encore arrêtée à cette date. Ensuite, en revanche, la règle est systématiquement appliquée et elle contribue à faire la famille. Il y a bien un « se vouloir famille » exprimé ici, pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Albert (« La transmission des prénoms. Quelques enjeux religieux d'une dérégulation », in Agnès FINE et Françoise-Romaine OUELETTE, dir., *Le Nom dans les sociétés occidentales contemporaines*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, p.121-140).

5 Ce prénom est tout à fait rare à l'époque. Les parents feront également un choix original pour leur premier garçon et pour plusieurs autres de leurs enfants.

Il y a ici, très explicitement, pour les aînées – Chantal comprise – pédagogie double et inculcation différentielle⁶.

Le groupe familial est élargi par des mariages dans les cercles proches et des choix de parrain et de marraine. Le groupe des cadets est relié à celui des aînés par des liens de parenté spirituelle systématiques : ainsi Myriam et Monique sont marraines de Denis et Benoît tandis que Xavier et Jean-Marc sont parrains de François et Thérèse. Chantal, quant à elle, située au milieu de la fratrie, reste isolée de ces liens. En revanche c'est elle qui prend largement en charge les tâches domestiques de la maison, du ménage aux soins des enfants les plus jeunes tandis que leur mère, Edmée, montre des signes de fatigue. Elle subit les ordres maternels sans se révolter, mais non sans souffrance.

A ce groupe de base s'ajoute l'importance de la famille d'Edmée. Éduquée exclusivement à la maison, en dehors de l'école, elle a mené un travail de mise à distance d'une partie de son héritage familial (admiration pour l'armée, patriotisme teinté de maurrassisme, etc.) et mère et fille n'entretiennent pas des relations très amènes. Pourtant sa mère a une place importante auprès de plusieurs de ses enfants, manifestant des sentiments très clairs en faveur de tel ou tel, exprimant aussi son peu d'intérêt ou d'enthousiasme à l'égard de tel autre. Ainsi Xavier, qui semble très chéri par sa mère n'enthousiasme pas sa grand-mère. Denis, en revanche, en est très proche : très patriote, elle se félicite de son départ en Algérie⁷.

Entre les neuf enfants O., les écarts d'âge sont tels que Xavier n'a pas beaucoup grandi avec ses frères et sœurs. Ses aînées ont eu le temps d'apprécier sa place à part : « c'était le pacha », estime ainsi Monique. Placé en internat très jeune, il est un absent pour ses frères et sœurs bien avant la guerre en Algérie : « il avait été ailleurs avant » (Myriam), « il était peu connu à la maison » (François). S'il est peu connu des autres enfants, tous savent qu'il doit faire des études et sa mère manifeste à son égard une affection particulière, remarquée par les autres. Son père, dont il ne se sent pas proche même s'il le sait attentif, lui interdit la seule carrière qui le tente adolescent : le sport.

Pour ce premier groupe d'enfants et les parents, la guerre, la seule, c'est la Seconde Guerre mondiale. Les souvenirs de l'Exode, en particulier, font partie des récits familiaux fondateurs, transmis aux plus jeunes de la fratrie. Le souvenir est collectif : c'est une épreuve traversée tous ensemble, grands-mères comprises, le grand-père paternel étant resté à Dunkerque et y ayant mené une activité de résistant admirée.

Au début de la guerre en Algérie, tous habitent à la maison – sauf Xavier qui est alors en pension. Les enfants ont conscience des affinités électives de leurs parents, même s'ils ne l'admettent pas tous aussi facilement aujourd'hui. Xavier et François sont « du côté de maman », Monique, Denis et Thérèse aussi mais

⁶ Voir Annette LANGEVIN, « Frères et sœurs, les négligés du roman familial », in Brigitte CAMDESSUS, dir., *La Fratrie méconnue, lien du sang, lien du cœur*, Paris, ESF, 1988. Notons aussi qu'aucun des prénoms ne porte d'ambiguïté sexuelle. Tous disent nettement le féminin ou le masculin.

⁷ Sur le rôle des grands-mères maternelles dans les familles françaises de cette époque, voir Eva LELIEVRE, Géraldine VIVIE, Christine TICHIT, « Parenté instituée et parenté choisie. Une vision rétrospective sur les figures parentales en France de 1950 à 1965 », *Population*, vol. 63/2, 2008.

apparemment de manière moins évidente ; Chantal et Benoît « du côté de Papa », et Jean-Marc et Myriam se disent « du côté de la poubelle », leurs emplacements à la table familiale leur ayant fourni cette expression transparente.

Le départ en Algérie n'est pas une perspective proche : Xavier en est d'abord épargné par le sursis, Jean-Marc le reste jusqu'au bout. Les plus jeunes paraissent devoir y échapper. En réalité, le sursis s'arrête et Xavier doit partir en 1957. Mais là encore, il bénéficie d'une situation privilégiée puisqu'il est affecté à Paris, et peut rentrer dormir chez lui tous les soirs. Son départ en Algérie intervient dans ce contexte de train-train. Pourtant il ne marque pas ses frères et sœurs qui ne s'en souviennent pas. Son séjour en Algérie, ensuite, de juillet 1958 à novembre 1959, ne les inquiète pas. C'est en revanche une source d'inquiétude évidente pour leur mère. « Elle téléphonait à sa bonne amie tous les jours ! », se souvient Myriam. « Elle paniquait s'il n'y avait pas eu de lettre » (Chantal).

Cette absence donne en effet lieu à une correspondance régulière entre Xavier et sa mère. Or ce lien entre le soldat et ses proches est aussi un moyen de dire au quotidien le lien familial pour ceux qui ne sont pas en Algérie.

Maintenir le lien : le poids des lettres dans la vie de la famille

Les lettres d'Algérie sont attendues par Edmée, dont l'angoisse est palpable pour les autres enfants : Thérèse se souvient que le moindre délai anormal est source d'inquiétude. Agée de 10 ans, elle pense alors déjà que ces lettres qui rassurent sa mère ne sont qu'une illusion puisque, entre temps, son frère, amené à servir dans des zones exposées de l'Ouest Constantinois, pouvait bien avoir été tué. Pourtant c'est bien cela essentiellement que disent les lettres régulières - jamais plus d'une feuille-, tous les quinze jours en moyenne : « Je suis en vie », sous prétexte de descriptions plus ou moins exotiques⁸. Il envoie aussi des photos de lui, dont ses frères et sœurs se souviennent et que certains ont gardées.

Edmée lui envoie des colis et écrit beaucoup. Chantal évoque le papier pelure, papier spécial dont le souvenir reste associé à ce moment. Maman « écrivait comme elle parlait », disent ses enfants, - à la différence de sa propre mère dont on admire le style. Xavier, au contraire, apprécie ses lettres : « Elle écrivait très bien. C'était très narratif sur la vie de la famille ». Mais loin d'être une relation particulière, les lettres du jeune conscrit ou ses cartes postales sont posées dans la cuisine pour être lues par tous. « L'ambiance de la cuisine était moins enjouée quand il n'y avait pas de cartes (ou des lettres). Il y avait une angoisse quand il n'y en avait pas et puis on apprenait 'j'étais en opération' », se souvient Benoît. Xavier ne manifeste pas d'intimité ou d'affection particulière dans ces écrits qu'il signe toujours « Meilleurs amitiés ».

Pour les sœurs absentes, Edmée fait, dans son courrier, le tour des nouvelles concernant chaque membre de la famille. Elle évoque les lettres de Xavier⁹. Elle joint même parfois ces lettres à sa propre correspondance. Quand elle est séparée de son

⁸ Xavier mentionne qu'il envoyait aussi de l'argent à sa mère.

⁹ Y compris dans les lettres qu'elle écrit à sa petite-fille âgée de quelques mois.

mari, elle lui fait suivre les lettres de leur fils. Consciemment ou non, toute la famille est ainsi impliquée par la mère. Elle se met à écrire, dans le salon, très peu de temps avant l'heure de la levée, à 19 heures. C'est Jean-Marc qui est chargé de courir à la poste. Benoît aussi se souvient de cette corvée, et des six étages à descendre quand l'ascenseur ne marche pas ! Et, selon François, c'est plusieurs fois par semaine !

En revanche, les frères et sœurs ne communiquent pas entre eux – sauf moments spécifiques comme un anniversaire.... A l'exception de ceux qui n'habitent plus au domicile familial et qui ont une petite correspondance avec Xavier, puis avec Denis, ils laissent leur mère prendre en charge la correspondance. Interrogés aujourd'hui sur ce point, la question leur paraît saugrenue.

Plus tard, le départ de Denis, en mars 1962, donne lieu aux mêmes inquiétudes dont les plus jeunes se souviennent. Denis n'a pas envie de partir. Ce départ est une malchance et une vraie rupture avec le quotidien familial et familial. Une absurdité aussi, ressentie comme telle, vu l'indépendance programmée de l'Algérie. Denis écrit peu mais il attend les lettres de la famille avec impatience. Avant son départ, il n'a pas échangé avec son grand frère : aucune expérience commune n'a été postulée. De fait, il sert dans les transmissions à Hydra puis dans le Constantinois. C'est à Alger, au printemps 1962, qu'il est le plus exposé à la violence : celle de l'OAS, terroriste et aveugle, en pleine rue.

Pendant les séjours en Algérie de Xavier et Denis, l'inquiétude de leur mère est ressentie par les frères et sœurs mais eux-mêmes ne pensent guère en ces termes. Le danger ne leur paraît pas réel. Et pourtant, il le devient tout à coup lorsque meurent des chefs scouts dont ils sont proches. L'enterrement de l'un d'eux en particulier, mort de jaunisse au Val de Grâce, est un choc – encore très vivace aujourd'hui. A l'annonce de cette mort, Thérèse se souvient : « Maman est partie laver des chemises », sans doute pour pouvoir pleurer tranquille. Au retour temporaire de Denis, en juillet 1962, le traumatisme refait surface aussi : Denis est en effet en permission de convalescence ... pour jaunisse.

Ces permissions n'ont pas du tout le même sens : pour Denis, elle dit la maladie, le risque. Elle inquiète. Pour Xavier, elle est soulagement, sursis. La perception de ce retour de l'aîné par ses frères et sœurs fait apparaître de manière criante ce qu'a vécu leur frère en Algérie ainsi que la relation privilégiée que leur mère nourrit avec lui.

Le retour du soldat est-il plus visible que son absence ?

Chef scout lui aussi, revenant après la mort de l'ami de la famille, Xavier est choyé lors de son unique permission. Les enfants remarquent le souci de leur mère à des transgressions importantes. Dans cette famille catholique très croyante, la date de Pâques est facile à retenir. Or Xavier revient pour sa première permission après huit mois d'absence, la veille de Pâques. Racontant son retour dans une lettre à Monique, leur mère évoque le fait qu'il se soit rendu à l'office religieux « dès son arrivée ».

Plus prosaïquement, mais essentiel quand on voit l'importance que tient ce sujet dans les premières lettres de Xavier comme dans celles de tant de militaires, sa mère, accédant à un vœu cher au cœur de son fils (« manger un bifteck frites ») – l'avait-il exprimé alors ? -, lui prépare du bœuf. Or, le vendredi précédant Pâques en particulier, le carême est respecté chez les O.

A son retour définitif, le même statut de privilégié est repéré. Cependant sœurs et frères ne sont pas sensibles aux mêmes choses. Pour Benoît, c'est Pâques qui est évoqué et l'entorse à l'interdit alimentaire. Pour les autres frères, aucun souvenir spécifique ne revient sur ce point. En revanche, pour les sœurs présentes à la maison, Chantal et Thérèse, le retour définitif de Xavier est aussi associé à un souvenir précis, mais différent. La maison accueillait à ce moment-là la fille de Monique, qui avait 18 mois. « Xavier jouait avec elle, il lui donnait à manger des clémentines », se souvient Thérèse qui avait alors 11 ans. Pour Chantal, plus âgée, ayant la charge du domestique, le souvenir est plus amer : il y avait des pelures « de clémentines partout dans l'appartement et c'est moi qui faisais le ménage ! »¹⁰. Cette attitude est d'autant plus évidente que Xavier n'a pas de chambre spécifique : il loge dans une pièce ouverte située dans l'enfilade du salon-salle-à-manger des appartements bourgeois.

On retrouve ici le pacha mentionné auparavant. Pour Chantal, « il avait tous les droits ». « Il avait complètement perdu l'éducation qu'on avait reçue. Il se levait tard, il jetait ses mégots par terre ». « Il avait droit à plein de choses. Il semblait agacé de tout ». « Si on devait émettre une opinion, on n'avait plus le droit ». Maman « le défendait ». « Il était dans sa guerre ». « Tout le monde le ressentait parce que Maman était à dire chut à tout le monde, il pompait l'air de tout le monde. Il renversait n'importe quoi, il était vraiment un peu, un peu abîmé quand même. Bon ça n'a pas duré mais... ça nous a fait à tous bizarre donc, on écrasait ! ».

Pour leur mère, l'essentiel est qu'il soit revenu. Lors de sa permission, elle le décrit ainsi dans une lettre à Monique : « Il a bien son même air et bonne mine, juste bruni à souhait il raconte quelques petites histoires mais pas toutes bien sûr car je crois qu'à Aïn S. ils étaient bien souvent attaqués »¹¹. Xavier convient du choc subi dans ses mots : « Je n'étais pas un type agréable en rentrant », « pas dans ma peau », « un peu coupable ». Il dort peu, « quand vous rentrez, vous êtes perdus dans le métro », « vidés ». Il se dit « troublé dans [s]on for intérieur », avec l'« impression d'avoir mal agi ». Il évoque sa volonté de « tourner la page, travailler, fonder un foyer, se réaliser ailleurs » ; « il fallait partir, le plus vite possible ». De fait, le trouble comportemental perçu par ses frères et sœurs est de courte durée car Xavier s'en va.

Pour Denis, les choses sont différentes puisqu'il reconnaît avoir traversé une longue période de dépression. D'Algérie il n'a rapporté ni photo, contrairement à son frère qui en a fait plein, ni objet, sauf un morceau de bois fossilisé. Pourtant, ce qui semble s'imposer encore aux frères et sœurs est le silence de Xavier.

Le silence de Xavier

¹⁰ Chantal est aussi associée aux agrumes par son jeune frère Benoît. Evoquant le fait qu'il a été élevé par Monique et par Chantal, il précise à propos de cette dernière « elle m'épluchait mes oranges ».

¹¹ Lettre à Monique datée du lundi de Pâques 1959.

Le retour de Xavier à une attitude jugée plus normale est décrit ainsi par l'une de ses sœurs : « Il s'est marié vite, il s'est comporté en père de famille ». La guerre devient alors un kyste qui s'installe dans le nouveau foyer (il se marie en avril 1961) puisque son voyage de noces est marqué par une crise de paludisme, souvenir d'Algérie, et de multiples cauchemars. Ces témoins évidents d'un passé traumatisant durent plusieurs années¹². Cependant, ce qui domine explicitement et consciemment, c'est le silence. Il y a très nettement ici construction d'une caractéristique masculine de la famille héritée du père. La fratrie est unanime sur ce point. Mais le silence s'ancre aussi dans l'idée de l'appelé qu'il n'intéressera personne. Tout le monde partage cette idée, annoncée d'ailleurs par Xavier dans une de ses lettres de mars 1959, où il affirme qu'il n'a déjà que des « mauvais souvenirs » de l'Algérie¹³. Il confirme aujourd'hui : « Je fuyais la conversation sur l'Algérie ».

Chez les autres, l'absence de questions posées est justifiée par le respect de sa volonté (« on ne cherchait pas à l'emmerder », Benoît), présentée comme commune à tous les anciens d'Algérie. Ou alors ils évoquent des questions parfois posées, mais très peu. Quelques confidences individuelles – notamment sur la nécessité de faire usage de son arme –, sont écoutées sans forcément conduire à de plus amples discussions. La situation est différente pour Denis qui raconte plus volontiers à certains mais il est sans doute aussi admis que son expérience de guerre n'a rien à voir avec celle de son aîné.

Ce silence est un symptôme. Il peut être simple stade de repos ou non-communication active et réactive¹⁴. Sans doute que dans le cas des appelés d'Algérie, et ici de Xavier, le silence a muté : passant d'une impossibilité de communiquer à un désir de ne pas communiquer. Puis, mutant de nouveau, il est devenu incapacité à trouver les voies pour communiquer et enfermement contraint.

En réalité, dans le cas des O., ce silence a pu être redoublé par plusieurs confrontations impossibles, ou évitées, avec les autres expériences de l'Algérie de ses frères et sœurs, ou encore l'expérience de la guerre des autres hommes de sa famille. En effet, en dépit des différences de période et de situation, Denis et Xavier ont bien la guerre en commun. Denis raconte ainsi à Monique que la zone du Constantinois dans laquelle il est affecté était « il y a deux mois un véritable enfer [où il a] rencontré des types rendus à moitié dingues par le pilonnage des canons russes »¹⁵. Myriam a aussi vécu la guerre, puisqu'elle habite en Algérie fin 1960. Quant à François, il a passé deux années dans le pays, comme coopérant en 1969 -1970. A chaque fois, le discours sur les différences trop incommensurables l'a sans doute emporté avant que les échanges puissent en assurer réellement la mesure. Les convictions intimes ont sans doute suffi. Monique a ainsi recueilli de nombreux témoignages familiaux du

12 « ça te remet ça dans la tête ». Une crise tous les mois pendant 6-7 ans. Ça dure 4-5 heures, « le temps de mouiller un drap ».

13 Lettre aux « chers Parents » du 19 mars 1959.

14 Typologie de Donald Winnicott, pédopsychiatre anglais, qui développa notamment une approche originale de la relation du nourrisson et de sa mère.

15 Lettre de Denis à Monique, 9 juin 1962.

côté de son mari sur la guerre en Algérie et a pu se faire une idée, en particulier, des différences entre appelés et militaires de carrière.

Quant aux générations qui les précèdent, ni Xavier ni Denis ne peuvent communiquer avec elles sur la guerre. Leur père n'a pas combattu et seuls deux hommes de la famille ont, en réalité, connu l'ensemble des heurts de la Seconde Guerre mondiale : le mari et le frère de leur grand-mère maternelle. Mais avec eux aussi l'échange est impossible. En effet, leur grand-père maternel, le résistant dont Xavier porte le prénom en 2^e position, ce bâtisseur, grand homme de sa ville, est mort en 1954. Quant à leur grand-oncle, il s'est distingué par son engagement sous Vichy et a été condamné à 10 ans de travaux forcés¹⁶, notamment après qu'on eût démontré qu'il avait proscrit le mot de République et la devise républicaine sur les bâtiments publics de la colonie où il était en poste. Défendu bec et ongles par sa sœur, l'homme divise sans doute la famille et Xavier lui-même, dont la sensibilité politique est proche de *Combat*, ne recherche pas le contact.

Ainsi, construit dans l'intensité vécue de la guerre, puis conforté par l'unanimité familiale qui postule une expérience intransmissible, le silence de Xavier s'installe comme une évidence, comme l'expression d'un sentiment à respecter. Pourtant, en même temps, face à ce silence, plusieurs actions sont menées. Elles constituent des éléments de lutte contre l'oubli et pour la préservation de la cohésion familiale.

C'est tout d'abord Edmée, leur mère, qui garde les lettres de Xavier. Les enfants se souviennent qu'évoquant avec eux, bien plus tard, la période de la Seconde Guerre mondiale, elle leur a asséné un « vous avez tout faux ! ». Peut-être que garder ces lettres est pour elle un moyen de lutter contre les récits ultérieurs. Conservées, ces lettres sont rendues par Chantal à Xavier lors du rangement de la maison de leur mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Il choisit de les détruire.

Monique agit aussi. Partie tôt de la maison, elle n'est déjà plus là quand Xavier s'embarque pour l'Algérie et devient, de ce fait, la destinataire des lettres de leur mère racontant la vie de la famille. Isolée, en Ardèche, loin des siens, elle développe un sens de la famille particulier qui se traduit, jusqu'à aujourd'hui et malgré les déménagements, par la conservation de ces lettres mais aussi de lettres de tous ses frères et sœurs (c'est elle qui le dit)¹⁷. Grâce à elle, on peut aujourd'hui encore percevoir et comprendre des choses de la vie de la famille¹⁸.

Enfin, dernière entreprise de mémoire repérée : la participation à l'enquête menée par l'historienne. En effet, l'isolement de Xavier dans l'enfance a laissé des traces. Leur père lui-même semble avoir voulu, tardivement, lutter contre. Ce « père absent » de son enfance, cet homme qui estimait à 18 ans que les qualités qu'il appréciait le plus chez un homme étaient le courage, la fidélité et l'amour du travail¹⁹ et que les pires vices étaient « l'oisiveté, mère de tous les vices » et le fait d'être

¹⁶ La peine fut remise à la demande de la Haute Cour et il fut libéré au bout de 6 mois. Il y eut néanmoins traumatisme familial, en particulier pour sa sœur qui le vénérât.

¹⁷ Sur le rôle différencié des filles et des garçons dans la transmission de la mémoire familiale, voir Annette LANGEVIN, « La mémoire double », *Liaisons Sociales*, 4, 1989.

¹⁸ Que Monique trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour sa confiance. Complétant les entretiens que l'ensemble des frères et sœurs ont bien voulu m'accorder, les lettres de l'époque qu'elle a conservées ont été des éléments essentiels pour éclairer la vie de la famille O. dans ces années 1950-1960.

¹⁹ Pour la femme, il inscrivait : « tendresse, gaieté, simplicité ». Questionnaire rempli en 1921.

« traître à sa patrie et à sa famille », tente de se rapprocher de son fils dans les années 1960. Habitant non loin l'un de l'autre, ils ont, à la fin de sa vie, l'occasion de discuter et de nouer une nouvelle relation. Quant aux liens confraternels, les motifs en sont multiples et la guerre de Xavier n'est que l'un d'entre eux. Il a néanmoins pu servir à les exprimer.

Benoît avait évoqué devant moi son frère et ses cartes reçues à la maison. Il accepta ma proposition de contacter tous ses frères et sœurs pour mon enquête et c'est grâce à lui que tous acceptèrent. Malgré l'écart d'âge important et les choix de vie divers, la rapidité avec laquelle tous ont accepté témoigne d'un lien vivace, d'une pertinence du groupe considéré. Pourtant le mot « fratrie » les a tous dérangé²⁰ : peut-être parce qu'il ne dit qu'un lien social alors que le lien souhaité dans cette famille entre frères et sœurs est sans doute davantage un lien de fraternité.

Benoît semblait assuré de la collaboration de tous ; il avait cependant mis une condition : l'accord préalable de Xavier avant de contacter les autres. Une fois cet accord obtenu, tout s'est déroulé très vite. J'ai aussi souhaité les voir rapidement et je les ai tous vus dans l'espace d'un mois, à l'exception de Benoît vu un mois plus tard. Un seul entretien avec chacun a pu être mené, des documents m'ont été prêtés.

Le silence de Xavier était évoqué par tous. Pourtant, avec Xavier le silencieux, l'entretien se passa très librement et Xavier fut volubile. Il me dit qu'il n'avait jamais parlé de la guerre à personne et que j'étais la première avec qui il le faisait. S'il ne sembla pas trouver l'expérience pénible, cependant, dans un petit mot envoyé le lendemain de l'entretien, il précisa : « Vous m'avez obligé à faire un effort de mémoire sur un passé que je voudrais pouvoir oublier, une guerre vide de sens et où la solidarité se bornait à son voisin proche »²¹. A la suite de cet entretien, Xavier raconta bien plus à ses frères et sœurs qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Tous ceux qui étaient présents alors, y compris sa femme, apprirent beaucoup. Pour Benoît, c'était un effet positif de l'enquête. Peut-être, en définitive, était-ce même l'effet recherché ?

Qu'est-ce en effet que le retour à l'intime ? Le retour est un moment bien sûr, mais surtout un mouvement, une dynamique. Dans le cas des O., le retour à l'intime est en partie un retour à une situation antérieure, quittée puis retrouvée : un grand frère, isolé des autres enfants, ayant peu vécu avec ses frères et sœurs et ayant peu d'expérience en commun. Sur cette toile de fond, la guerre s'est inscrite sans heurt particulier.

En même temps, la même expérience montre aussi que la reconstruction de l'intime après la guerre consiste en réalité à insérer dans l'intime de la famille l'expérience de guerre. Or, il apparaît très nettement que l'expérience du départ, de l'absence et du retour aboutit à un intime qui se reconstruit à l'extérieur du cadre familial de départ. Les cadres affectifs antérieurs sont encore mobilisés au moment même du retour, en particulier l'amour maternel, mais c'est dans la recherche d'une

20 Fratrie est inexact par son caractère généralisant mais ce n'est pas cela qui choquait : plutôt son côté technique, déshumanisant sans doute. De plus, fratrie gomme la place des parents, ô combien essentielle ici comme pour toute constitution de fratrie.

21 Lettre de Xavier à l'auteure, mars 2007.

autre stabilité intime que le retour se construit toutefois. Cette intimité conjugale, elle, intègre d'emblée l'expérience de la guerre.

Enfin, le maintien des liens entre frères et sœurs par-delà ce moment du retour permet d'appréhender celui-ci dans un temps allongé, de le percevoir comme un révélateur des relations familiales lui préexistant et des modifications lui ayant succédé.

En dépit des dimensions très restreintes de cette enquête, nous espérons avoir montré l'intérêt d'un regard historien porté sur les frères et les sœurs. La fratrie est en effet un cadre propice à l'observation des troubles du quotidien, peut-être jugés plus anodins par les parents ou plus acceptés. Or ce cercle des frères et sœurs est un cercle qui demeure, au-delà des parents eux-mêmes. Ils construisent aussi, pour les générations futures, une certaine image de la guerre et du retour de guerre des oncles.

La fratrie est une donnée biologique dans laquelle les rôles des parents et des aïeux est fondamental, en particulier dans l'assignation des places pendant l'enfance et après. Le statut de cadets et d'aînés, dans le cadre d'une famille si nombreuse, peut cependant être affiné : selon le sexe des personnes bien sûr mais aussi selon la place dans la famille. On peut simplement évoquer ici pour mémoire le cas des jumeaux, situés au milieu, et tellement emblématique de ces assignations tant la situation du frère et de la sœur sont radicalement différentes, face au quotidien et aussi face aux deux frères partis à la guerre.

L'enquête orale, réalisée plusieurs décennies après les faits, permet d'apercevoir la prégnance des schémas originels mais aussi de travailler sur l'évolution de ces schémas. Ainsi, les relations entre les derniers nés et les plus âgés se sont-elles développées, réalisant pour certains les promesses des liens de parenté spirituelle souhaités par les parents – même si cela ne suivit pas nécessairement leurs lignes. Un de ces déplacements est d'ailleurs le lien entre Xavier et Benoît. Benoît qui, lui-même, fit de Xavier le parrain de sa première née²².

²² Myriam avait auparavant adopté ce système en demandant à Denis d'être le parrain de sa première fille, née en mars 1961.